

LA GADGÉTISATION DU MONDE

Vous trouverez, dans cette boutique, à l'envi, une myriade de couteaux destinés à chaque usage possible et imaginable.

Un pour couper les tomates, un pour la viande pas trop dure, un pour le poisson pas trop mou, un spécial pour éplucher les ananas, un autre qui fait fourchette en même temps, un couteau à pain à tranches réglables pourvu d'une barrette sur le côté dont l'écartement, ajustable, permet de faire des tranches d'épaisseur identique, un couteau à beurre dont la lame sort du trou de balle d'un chaton noir en PVC, des sets de couteaux à fromage dont la lame découpée montre d'adorables sourires *happy*, des couteaux à découper, à trancher, à désosser, à dépouiller, à abattre, à fileter, à émincer, à tartiner...



Des cuillères rondes, oblongues, géométriques, en forme de cœur, creuses mais presque plates, plates mais presque creuses, en métal, en plastique, en bois de teck, en porcelaine, en nylon, à thé, à café, à moka, à dessert, à soupe, à glaçon, à salade, à mazagran, à glace, à mélanger, à olives, à riz, pliables, lisses, spéculaires, mates, satinées, martelées...

À côté, une bonne dizaine de modèles de presse-ail et autant de gratte ail, des taille-légumes de toute sorte, en plastique bien sûr, avec des tourniquettes, des manivelles, ou électriques ; des coquetiers ronds, carrés, en forme de poule, avec un espace dédié pour la mouillette, des de toutes les couleurs, en spirale, en bois, en inox, en céramique ; des cuillères à sauce avec un petit ressort sur le pourtour, des machins pour écailler le poisson...

Trente-six sortes de bidules pour ouvrir les boîtes de conserve, là, dans un coin, un lisseur à ganache, une spatule plus siliconée qu'une descente de tapis rouge à Cannes, une autre avec un thermomètre intégré – ô joie –, plusieurs entonnoirs à piston, des fouets en plastique parfaitement inutilisables, un « fouet-spatule » pour n'avoir ni les avantages du fouet ni ceux de la spatule mais les inconvénients des deux réunis, des moulins à poivre avec un petit moteur intégré, l'inénarrable repose cuillère en bambou, un magnifique décortiqueur à crevette avec une « pince ingénieuse » et une poignée en PVC. [...]

Quel dégoût... Le monde de la cuisine a inventé une multitude d'usages, il a découpé en segments infinitésimaux chaque étape de cuisine ou de pâtisserie pour y faire correspondre un gadget débile à nous refourguer. Donc à produire, à valoriser en magasin, puis à gérer une fois jeté...

L'objet ancien, à l'inverse de ces trucs qui tombent en rade à la moindre secousse et qu'on jette aussitôt qu'ils ne servent plus à rien – ils ne méritent pas, la plupart du temps, d'être réparés –, se caractérise par sa durabilité, sa capacité à déjouer les affres du temps et les avaries des utilisations maladroitement. Il a traversé le temps en fonctionnant, il le traverse également une fois sa fonction épuisée, comme trace de la fonction mais surtout comme trace de sa fabrication – il est un objet technique au sens le plus fort, une « rétention tertiaire » pour parler comme Bernard Stiegler, un élément de la mémoire collective. Les vide-greniers regorgent de ses vieux objets « inutiles » qu'on regarde avec nostalgie pour leur durabilité – « à l'époque, on savait faire des trucs qui durent », « ça, avant, on le gardait toute sa vie », « c'était increvable de mon temps ! », etc. – mais aussi par respect pour ceux qui les fabriquaient.

On rejoint l'*homo faber* d'Hannah Arendt, celui qui fabrique, en particulier des outils, celui qui produit une œuvre. « L'activité de l'œuvre aménage et fait durer le monde que les hommes habitent. » D'emblée, l'œuvre,

contrairement au travail chez Hannah Arendt, plonge l'homme dans le temps et l'espace (aménager et faire durer), elle le plonge au sein du monde : « elle produit l'objectivité du monde ». Ce rapport au temps, en particulier, est constitutif des objets fabriqués, il est également au cœur de l'ouvrage même : l'œuvre est « une faculté de représentation et de connaissance, une faculté de se mettre en présence de l'objet en s'en donnant l'image ou l'idée avant même d'être réellement en présence de l'objet et de le fabriquer ». [...]



Même inutiles, ils ont encore mille choses à nous dire. Leurs ruines nous parlent. Contrairement aux gadgets modernes qui ne laissent aucune trace, si ce n'est sous forme de déchets qui détruisent le monde, ces vieux machins « semblent contredire aux exigences de calcul fonctionnel pour répondre à un vœu d'un autre ordre : témoignage, souvenir, nostalgie, évasion ». Parce qu'il dure, parce qu'il est une trace, concrétion presque au sens minéral du terme, « l'objet ancien se donne ainsi comme mythe d'origine ». Si nos gadgets ne laissent pas de trace, c'est précisément en raison de leur défaut d'origine : ils n'ont aucune épaisseur temporelle. [...]

Vous êtes-vous déjà senti mal à l'aise dans un supermarché en voyant les rayons dégueuler de produits suremballés, devant la surabondance d'objets débiles en plastique ou confronté aux montagnes d'artefacts déjà obsolètes avant même d'avoir été ouverts ?

Avez-vous déjà ressenti le vertige de l'inutilité en regardant tous ces produits ?

Avez-vous déjà vacillé en prenant conscience de la destruction accélérée du monde croulant sous des milliards d'objets tous plus idiots les uns que les autres ?



La modernité, quelles que soient les vertus qu'on y trouve, quels que soient les « progrès » dont on la crédite, finalement, se réduit à cela : « une immense accumulation de marchandise. »

Dans mon propre travail, j'ai pu parler du » devenir marchandise « du monde, insistant sur la forme générale de la marchandise, comme Guy Debord disant que la « forme-marchandise va vers sa réalisation absolue. » Mais pour

comprendre en quoi et comment ces marchandises détruisent le monde, et nous avec, il faut entrer dans le détail des objets produits. Il faut se laisser engloutir par les stimulations tournicotantes des LED qui clignotent, des *bipbips* et des alarmes qui strident, des odeurs de polymères ; il faut en quelque sorte réaliser une *phénoménologie* de tous ces objets. On se rend compte alors que le capitalisme mondialisé excrète de la marchandise comme un cholérique qui aurait bouffé trop de pruneaux.

Mais pas n'importe quelle marchandise : littéralement, de la *merde*. Du machin en plastique débile, du truc obsolescent, de la chose inutile dont on ne se sert qu'une fois, du bidule qui tombe en rade à peine utilisé, du fourbi moche et pas pratique, de la babiole clinquante, des biens qu'on a honte d'acheter et de fabriquer, de l'atomixer, du ratatine-ordure, de la tourniquette pour faire la vinaigrette, du pistolet à gaufre... Bref : du gadget, rien que de gadget. Plongeons donc dans la fange productiviste, tels des inspecteurs Gadget de l'insignifiance.

